

Lamartine et la musique dans le Cours Familier de Littérature

Ayant une version électronique du Cours Familier de Littérature dotée d'un moteur de recherche interne, j'ai utilisé cet outil pour tenter de répondre à la question posée par le Pôle Lamartine.

1- Le Cours Familier de Littérature

L'ouvrage est énorme : 14000 pages ! D'où l'utilité d'un moteur de recherche adapté à cette œuvre quelque peu décourageante par son ampleur : il suffit de taper un mot, un nom, dans la barre de recherche pour trouver très vite le nombre d'occurrences de ce que l'on cherche, avec l'indication des pages correspondantes.

Quand il s'agit d'un nom propre, cela est fiable, mais lorsqu'il s'agit d'un mot d'une syllabe, le moteur obéissant à un algorithme, retrouve ce mot en tant que syllabe à l'intérieur d'autres mots ; exemple pour le mot « chant », on nous propose également « méchant ». Un tri des réponses est donc à faire, comme quoi l'intelligence artificielle est à manier avec précaution.

Le CFL est publié de 1856 à 1869, à raison d'un Entretien par mois : il y en aura donc 168 de près de 500 pages chacun.

Cette production régulière occupera les dernières années de la vie de Lamartine (1790-1869). La qualité se ressent dans cette quantité d'écrits : on y trouve des redites, des plagiats, des reprises de textes antérieurs, bref du remplissage, mais Lamartine reste Lamartine par l'écriture.

Pourquoi cette régularité ?

La production mensuelle est destinée à être envoyée à des souscripteurs (il y en aura jusqu'à 8000) et Lamartine a un besoin constant d'avoir des revenus : il a des dettes importantes à rembourser ; il emprunte beaucoup pour rembourser une dette antérieure et ainsi de suite... Il multiplie ses emprunts, parfois modestes auprès de particuliers, parfois importants auprès de banques. Les ventes successives de ses biens aboutiront à la dispersion des biens familiaux, tout ceci pour les remboursements obligatoires. Cette « légèreté » dans la gestion de son patrimoine interroge : incapacité de gestionnaire ? Posture d'un mépris aristocratique pour la prudence du bourgeois ? Excès de confiance en soi ? Rapport au réel étrange ?

D'où les « travaux forcés littéraires » indispensables pour retarder la chute inévitable.

2- Les résultats statistiques obtenus avec le moteur de recherche.

Evitons la fastidieuse liste des mots relatifs à la musique et à leurs occurrences : disons simplement que dans chaque livraison on trouvera plusieurs termes évoquant la musique. Exemple le mot « musique » est exprimé 357 fois, « harpe » 143 fois, « lyre » 77 fois, « chan » des centaines de fois...

Ce vocabulaire du champ musical fait partie du vocabulaire actif de Lamartine (le vocabulaire actif est celui que l'on utilise fréquemment parce qu'il fait partie de l'univers mental de qui l'emploie).

La proximité de la musique est un fait chez Lamartine, alors que celui-ci n'est pas musicien, mais il est sensible à elle et est pour le moins mélomane.

3- Pourquoi « Cours », « Familier » de « Littérature » ?

« Cours » : Lamartine se veut « conseiller » des autres (il a dirigé et écrit dans un périodique : « le conseiller du peuple »), comme poète c'est un « voyant », un quasi « prophète » qui montre le chemin à suivre.

Le mot « cours » n'est pas à prendre dans sa rigueur méthodologique, car ses écrits se font au fil de sa pensée, au « fil de l'eau », et ce cours d'eau a ses divagations. Rien de pesant et de didactique dans le CFL : Lamartine ne construit pas de « discours », de théorie, il n'impose rien, il se fait plutôt évocateur et parfois se perd et égare ses lecteurs.

Ce qui importe c'est la proximité qu'il crée avec ses lecteurs abonnés qui attendent les livraisons mensuelles.

« Familier » : Lamartine rassure ses lecteurs : « Je viens chez-vous chaque mois pour vous entretenir, presque à bâtons rompus, de choses et d'autres. » « Rassurez-vous, je ne vous propose pas des leçons, mais des réflexions sur le temps passé et le temps qui passe, réflexions d'un poète qui a beaucoup vécu, beaucoup vu, et qui atteint peut-être une certaine sagesse ». La lecture s'apparente alors à une discussion au coin du feu entre amis où l'on passe d'un sujet à l'autre sans transition, sans s'appesantir.

« Littérature » : le lecteur souscripteur s'attend bien entendu à ce que Lamartine lui parle de littérature... ce qu'il fera, mais assez rapidement il parlera également de politique, musique... ce sont des impromptus, des balades avec parfois des moments plus étoffés sur tel ou tel sujet.

4- le besoin de parler de soi à l'autre.

Ce besoin tranquille exprimé dans la maturité, vient des débuts littéraires de Lamartine : ses « Méditations » (1820) ont été un évènement littéraire considérable dans le monde de l'édition et parmi les lecteurs, comme si ceux-ci attendaient quelque chose qui leur correspondrait :

« Enfin on s'adresse à nous ! Enfin on parle de nous ! Enfin quelqu'un dit ce que l'on voudrait dire ! »

Il y a une correspondance directe entre le poète et ses lecteurs par le truchement de l'émotion.

Finie la poésie épique pesante, moralisatrice, didactique, finies les histoires héroïques des héros mythologiques.

De l'émotion avant toutes choses.

5- Le lyrisme.

Le mot n'apparaîtra qu'en 1829 sous la plume de Vigny.

Le lyrisme est la mise en avant des sentiments intimes, on ne raconte plus d'histoires édifiantes comme dans la poésie épique.

Le lyrisme est la fonction émotive du langage : l'auteur (« je ») s'adresse au lecteur, un autre (« je »), puis à un autre, puis à un autre... Le lyrisme atteint une dimension universelle reliant toute une génération, celle qui n'a pas connu les exaltations de la Révolution et celles de l'épopée napoléonienne, génération qui a l'impression d'arriver trop tard et d'être devant un vide, d'où le « mal du siècle » exprimé par Musset dans les « Confessions d'un enfant du siècle ».

Lamartine écrira dans le CFL (donc plus tard) dans le Troisième Entretien :

L'homme sensitif et pensant est un instrument sonore de sensations, de sentiments et d'idées. Chaque corde de cet instrument monté par le Créateur éprouve une vibration et rend un son proportionné à l'émotion que la nature sensible de l'homme imprime à son cœur ou à son esprit, par la commotion plus ou moins forte qu'il reçoit des choses extérieures ou intérieures [...] Les impressions de l'instrument humain sont si fortes, si profondes, si pieuses, si infinies dans leur vibration, si rêveuses, si supérieures à ses impressions ordinaires, que l'homme cherche naturellement pour les exprimer un langage plus pénétrant, plus harmonieux, plus sensible, plus imagé, plus crié, plus chanté que sa langue habituelle, et qu'il invente le vers, ce chant de l'âme, comme la musique invente la mélodie, ce chant de l'oreille, comme la peinture invente les couleurs, ce chant des yeux, comme la sculpture invente les contours, ce chant des formes, car chaque art chante pour un de nos sens, quand l'enthousiasme, qui n'est que l'émotion à sa suprême puissance, saisit l'artiste ».

Bien sûr, la poésie est supérieure aux autres arts car il s'agit de l'âme, mais le « chant » s'exprime de diverses manières : le « lyrisme » semble le synonyme de « chant » dès qu'il s'agit de traduire des émotions en fonction de chacun.

En musique, l'art vocal exprime le lyrisme (l'art lyrique) : Lamartine aimait l'opéra et appelait Malibran « la divine ».

L'émotion comme approche du monde, semble s'opposer à la science trop sèche et à la raison trop froide ; le lyrisme est une forme de rébellion par rapport aux Lumières qui ont négligé l'émotion, ceci dans un climat d'inquiétude ou après la Révolution et l'Empire, on s'interroge sur l'avenir.

Mais le CFL a été écrit sous le Second Empire loin de la Révolution et du Premier Empire, et depuis il y a eu trois monarchies, une république et deux révolutions. Lamartine semble être resté le même : toujours aussi lyrique.

En 1820, il a 30 ans lorsqu'il publie les « Méditations », il n'est pas touché par « le mal du siècle » et par l'inquiétude des plus jeunes que lui, mais il exprime naturellement ce qu'il est

et restera : un lyrique ; les circonstances historiques font qu'il rencontre un public réceptif sans qu'il l'ait cherché, il est « dans l'air du temps » malgré lui.

Son expérience est solitaire et il sera oublié de ce même public car les temps ont changé, et « l'air du temps » n'est plus le même.

Le CFL, œuvre monumentale, hors norme, unique dans la littérature, témoigne de la fidélité à ce qu'il a toujours été : un lyrique, en dehors de toute influence extérieure.

Certes le CFL est alimentaire, mais il semble que par l'écriture, Lamartine oublie momentanément ses soucis divers (soucis financiers, soucis de santé, oubli du public, rejet du monde politique). La production mensuelle du CFL pendant 13 ans a peut-être adouci sa vieillesse : c'est la magie de l'écriture.

Le CFL mériterait plus d'attention car c'est le dernier chant d'un poète.

Remarques :

- je n'ai trouvé qu'une étude de la réception du CFL par le public dans un article de Dominique Dupart « l'affaire du Cours Familier de Lamartine » dans Histoires littéraires (Paris) avril-mai-juin 2019 vol. XX n°78 p.109-126
- les données chiffrées sont reprises de cet article et elles proviennent de Christian Croisille le meilleur connaisseur de Lamartine.